



Marika Moreski

American SM
Volume 3

EXTRAIT

**L'ESCLAVE DES
PROSTITUÉES**

DOMINIQUE LEROY ebook

De la même auteure :

Chez la même editrice, ouvrages disponibles en version numérique ([cliquer sur le lien pour atteindre les fiches des ouvrages](#)) :

Les Hommes à tout faire, Paris 1974

La Despote aux seins nus, Paris 1979

Nos Maris, ces bêtes à plaisir, 2009

Ces Dames en bottines, 2009

Une Dominatrice rêvée, 2009

Poupée mâle, 2010

Maîtresse noire, 2010

Madame mon Maître, 2010

L'Amazone, 2011

Maîtresses saphiques, 2011

Villa « Les Amazones », 2011

Un esclave en héritage, 2011

De bien vilaines manières, (inédit) 2012

Les Roses pour elle, les épines pour moi, (inédit) 2012

L'Esclave français, American SM volume 1, 2012

The Domineering sex, American SM volume 2, 2013

Dressage & sport équestre, 2013

Les Carnets secrets de Hollywood, 2013

Mes marques de propriétaire, 2013

Couple esclave & autres nouvelles, 2014

Hommes à vendre ou Locations privées pour femmes, 2017

À paraître :

Esclaves pour films pornos

Histoire de Dominatrices 1

Histoire de Dominatrices 2

L'Homme esclave

Marché aux esclaves

Marika Moreski

**L'ESCLAVE DES
PROSTITUÉES**
American SM volume 3

Collection Le Septième Rayon

DOMINIQUE LEROY ebook

Couverture illustrée par Bill Ward

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à

l'adresse suivante :

email : contact@dominiqueleroy.fr

Site internet : <http://www.dominiqueleroy.fr/>

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2017 by Éditions Dominique Leroy, France.

ISBN (Multiformat numérique) 978-2-37433-142-3

Date de parution : juillet 2017

Table des matières

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Épilogue

Chapitre premier

Sacrifiant à la mode nouvelle je me suis, à mon tour, décidée à pénétrer sur un court de tennis. Il faut reconnaître que les médias se sont dépensés sans compter pour parfaire à la démocratisation de ce sport autrefois réservé aux gens aisés. La télévision n'a pas été en reste sur ce point, qui a fait, du tennis, la toile de fond et le support de ses programmes. À tel point que tout téléspectateur étranger à ce domaine en concevait un complexe d'infériorité qui le portait à tenir la raquette pour ne pas avoir l'impression funeste de devoir mourir idiot.

Et j'ai tenu, une fois n'est pas coutume, à abandonner ma marginalité légendaire pour suivre la masse des apprentis Borg et des petits rats façon Chris Evert Lloyd. J'ai appris, comme tout un chacun et j'avoue, sans me vanter, que je me suis révélée une élève très douée. Il est vrai que l'art de manier le fouet et la cravache m'a beaucoup aidé dans celui de jouer de la raquette. Par compensation le tennis m'a apporté une technique de précision dans l'application de mes coups de fouet, et peut-être aussi un surcroît de grâce qui n'a pu qu'enchanter les victimes de mes flagellations. Comme quoi tout peut devenir utile dans la vie !

Seule ombre au tableau : l'obligation d'appartenir à un club, de devoir s'inscrire d'avance pour jouer à des heures plus ou moins précises sur un court où tout le monde égrène sa sueur. Mon amie Paulette, ma sœur en domination, qui avait sacrifié à la mode en même temps que moi, ne prisait pas plus ces contraintes auxquelles toute dominatrice digne de ce nom a des difficultés à se plier.

Par chance, mon dernier voyage aux U.S.A. parmi les filles de « Domineering Sex », avait été une affaire très rentable pour moi. Pas seulement sur le plan de la domination féminine où j'avais connu une expérience nouvelle, mais aussi sur le plan pécuniaire. On se souvient sans doute que j'étais allée là-bas en compagnie d'un de mes esclaves Félix Gambiani, qu'au hasard de mes rencontres, une jeune et jolie prostituée eurasienne spécialisée dans la domination, Ann-Tien, avait proposé de m'acheter mon esclave. J'avais tout d'abord refusé. Mais j'avais ensuite assisté à la transformation de Bobby Mc Donald, l'esclave rétif de deux sœurs proxénètes, en homme-égout. L'envie de posséder cet homme-égout pour mes besoins naturels m'avait décidée à vendre Félix à la prostituée eurasienne. L'argent qu'elle me versa tomba ensuite dans l'escarcelle des deux proxénètes et ce ne fut qu'un jeu d'enfant de falsifier le passeport et les papiers d'identité de Félix Gambiani pour rapatrier mon précieux homme-objet.

Ceux de mes lecteurs qui me sont fidèles depuis longtemps savent que Félix Gambiani possédait, en

Corse, une villa et une propriété de grande valeur. Ils ne s'étonneront donc pas d'apprendre que, quelques semaines après mon retour à Paris, je reçus une lettre par laquelle Monsieur Félix Gambiani, son client, définitivement établi aux États-Unis, l'avertissait d'avoir à me remettre les titres de propriété de ses biens immobiliers dressés à mon nom et de procéder à toutes les formalités consécutives à un acte de vente. Monsieur Gambiani ajoutait, en substance, que la somme réclamée pour le prix de ces biens immobiliers lui avait déjà été prêtée par moi pour lui permettre de s'établir aux États-Unis et, qu'en conséquence, aucune question d'argent n'avait plus à être discutée entre nous.

Je fus donc légalement propriétaire des biens de Félix Gambiani sitôt que je me fus acquittée des frais notariés relativement modiques par rapport à ce qui m'avait été attribué. Mon ex-esclave avait obéi à mes ordres à la lettre, au jour indiqué. Quelques mois plus tard, je vendis la propriété avec un bénéfice substantiel sur le prix que j'étais censée avoir payé. Et c'est avec une partie de cet argent que je décidais de sacrifier un coin de mon parc autour de ma résidence secondaire de Chevreuse pour y faire aménager un court de tennis privé.

Paulette et moi passions des heures à nous exhiber sur ce terrain. À faire des balles, comme on dit dans le jargon de ce sport. Et, cet après-midi là, après avoir transpiré trois sets sous un soleil de plomb, nous quittâmes le court en sueur, fatiguées mais heureuses.

Dick, le mari-esclave de Paulette, qui avait été utilisé pour ramasser les balles perdues durant la partie, trotta derrière nous avec nos balles et nos raquettes. Dans les vestiaires, Connie mon esclave personnel, qui guettait notre retour avait sorti les rafraîchissements du réfrigérateur et les avait déposés sur la table basse. Puis, il s'était allongé sur le dos devant la banquette.

C'est là que nous le trouvâmes en entrant. L'une et l'autre assoiffées, nous jetâmes sur les boissons et le piétinâmes sans ménagement pour nous abattre sur la banquette. Dick se débarrassa rapidement de ses balles et de ses raquettes et vint s'agenouiller à nos pieds près du corps de son compagnon d'esclave. Il se prosterna et, avec les dents, il défit les lacets de nos tennis. Puis, toujours avec les dents, il nous les ôta des pieds et, de la même façon, nous retira nos socquettes, qui avaient été blanches mais qui, pour l'heure, étaient imbibées de poussière brune et de sueur. Nos pieds nus se posèrent sur le corps de notre carpe humaine pour s'y relaxer quelques secondes. Paulette offrit les siens à la bouche de son mari-esclave tandis que je posai l'un des miens sur la bouche de Connie. Comme muée par un ressort, la langue de l'esclave jaillit et vint commencer la toilette de mon pied, tandis que je laissais le second bien à plat sur sa poitrine.

De la langue et des lèvres, mon servile mari nettoyait mon talon et ma plante dans une abondance de salive pour les débarrasser de la sueur et de la

poussière mêlées dans l'étui clos de la socquette et de la chaussure de tennis. Bien entendu, il alternait savamment coups de langue et souffle léger pour me rafraîchir. Je laissais glisser lentement mon pied au fur et à mesure qu'il opérait et, lorsqu'il fut aux orteils, je sentis sa langue s'effiler afin de venir cueillir, entre mes orteils, les petites particules de crasse qui s'y étaient formées. Puis, l'un après l'autre, il suçait longuement chacun d'eux, les enveloppant dans sa langue pour les bien nettoyer. Pendant ce temps, Dick opérait de la même façon avec le pied que Paulette lui avait abandonné après avoir croisé les jambes. Son pied support s'enfonçant dans le bas-ventre de mon mari-esclave. Et toutes deux, sans nous préoccuper de nos lécheurs, nous commentions à grands éclats de voix et de rires, notre partie acharnée et la victoire que j'avais fini par arracher à mon amie. Nous ne cessions de parler que pour avaler une gorgée d'une boisson tonique.

Lorsque mon premier pied fut parfaitement nettoyé et rafraîchi, je le posai sur le front de Connie et plaquai mon second pied sur sa bouche afin qu'il lui rende le même service. Paulette, de son côté, avait décroisé puis recroisé les jambes pour offrir son autre pied à Dick. N'eut été notre incessant bavardage, je suis certaine que nous aurions entendu les langues laborieuses s'activer à leur tâche dans le seul langage qui devait être celui des hommes. J'ignore si Connie et Dick prenaient le même plaisir que nous à notre vocation nouvelle pour le tennis, mais je suppose que

leur fantasme de succion de pieds en sueur était comblé au-delà de leurs désirs. Et pour notre plus grande joie, cela va sans dire...

Tandis que nos lécheurs achevaient leur office, je tendis la main vers le paquet de Royal menthe que Connie avait préparé sur la table à notre intention et allumais une cigarette à Paulette avant de tirer moi-même quelques volutes de fumée. J'avais laissé un de mes pieds sur la figure de mon mari-esclave et ramené l'autre sur sa poitrine. Paulette, elle, n'avait pas décroisé les jambes et son pied s'enfonçait dans le bas-ventre de son tapis. Dick, nous voyant la cigarette aux lèvres, s'était tendu et avait ouvert tout grand la bouche pour nous servir de cendrier. Et, tout en discutant de notre nouvelle passion commune pour le tennis, nous laissions choir nos cendres, d'un simple coup de l'index sur la cigarette dans ce réceptacle improvisé.

Petit à petit, nous reprîmes haleine et retrouvâmes notre énergie généreusement dépensée sur le court ensoleillé. La première, Paulette écrasa son mégot en le frottant sur l'épaule de son mari et le jeta négligemment au fond de la gorge offerte. Quelques minutes après je fis de même en vrillant le mien sur le mamelon gauche de l'esclave et l'envoyai rejoindre l'autre.

Dick referma vivement la bouche et se précipita vers les vestiaires où nos vêtements de ville avaient été soigneusement rangés par Connie. Il revint, portant sur ses bras tendus le jean et le corsage blanc

de Paulette sur lesquels il avait disposé son petit slip de nylon noir et son soutien-gorge. Il s'agenouilla respectueusement devant sa femme approximativement à l'endroit où il était précédemment. Paulette se leva et se tint debout sur le ventre de Connie. Rompu depuis longtemps à cet exercice, ce dernier avait su bander suffisamment ses muscles pour supporter le poids sans pour autant créer un socle désagréable aux pieds féminins qui le foudraient.

Avec une certaine vivacité, Dick éleva ses bras toujours tendus pour se saisir de la courte jupette blanche plissée et la descendre le long des jambes de Paulette. Un mouvement, peut-être trop nerveux, fit glisser le soutien-gorge qui manqua tomber. Aussitôt, la main de Paulette se leva et vint s'abattre sur la joue de son mari-esclave, y laissant l'empreinte de ses cinq doigts bien écartés.

—Imbécile ! grinça-t-elle.

Cette forte gifle eut, sans doute, pour effet de lui faire avaler une partie des cendres de cigarettes qui devaient se délayer dans sa bouche qu'il n'avait pas encore vidée, n'en ayant pas reçu l'ordre. Peut-être avait-il réussi à coincer les mégots sous sa langue ? Autre effet salutaire, il parvint à débarrasser Paulette de sa jupe de tennis, de son maillot, de son slip et de son soutien-gorge de sport, sans perturber les vêtements de ville qui étaient toujours étendus sur ses bras. Son aisance apparente et son adresse à cet exercice étaient le résultat d'un entraînement

quotidien et d'une longue pratique. Y parvenir n'est pas aussi évident qu'il y paraît mais chacune de nous sait très bien que les esclaves sont des chiens savants dressés par leurs maîtresses pour satisfaire à tous leurs besoins et combler tous leurs caprices. Après avoir mis à nu le corps de sa femme-maîtresse, Dick lui mit son soutien-gorge de dentelles légères et lui enfila tour à tour son petit slip de nylon, son corsage et son jean. Puis il se précipita pour aller chercher ses escarpins à talons qu'il revint lui chausser. Paulette piétina quelques secondes sur le corps de Connie puis se rassit, recroisant les jambes tandis que Dick faisait diligence pour aller quérir mes vêtements dans mon vestiaire.

Il revint, ma minirobe de cuir noir posée sur ses bras tendus avec mon slip de nylon et mon soutien-gorge assorti, tous deux couleur vert d'eau. Il s'agenouilla face à moi et me présenta mes vêtements. Je daignai me lever et me dressai sur la poitrine de l'esclave. Dick renouvela son opération de déshabillage en prenant bien garde, cette fois, de ne pas faire glisser malencontreusement la moindre pièce de tissu. Et, pourtant, j'avais à dessein multiplié les embûches, animée du désir de lui flanquer une claque au moins aussi retentissante que celle assénée par son épouse-maîtresse. Ainsi, nue, j'écartai légèrement les jambes et ordonnai :

— Rafraîchis-moi entre les cuisses, chien !

Le mari-esclave de mon amie savait ce qu'il avait à faire. Tout en maintenant mes vêtements sur ses

avant-bras, il se pencha, avança la tête entre mes cuisses et se mit en devoir de me lécher l'entre-jambes de part et d'autre de mon sexe prenant bien garde de ne point l'effleurer puisque ce n'était pas l'ordre qu'il avait reçu. Lorsque je fus convenablement humidifiée par sa salive il souffla doucement sur les endroits qu'il venait de lécher afin d'accentuer l'impression de bien-être. Les yeux baissés vers lui, je surveillais les vêtements sur ses bras mais étais aussi attentive à ce qu'il ne souffle pas la plus infime particule de cendre. Rien ne vint et j'en conclus qu'il avait vraisemblablement avalé la totalité des cendres et peut-être même les mégots, sous le choc de la gifle ou en recevant l'ordre de me lécher.

J'étais un peu déçue, après qu'il m'ait passé mon slip, accroché mon soutien-gorge et enfilé ma minijupe de cuir de n'avoir pas encore trouvé la faille qui me permette de lui administrer la gifle qui me démangeait la main. Je la découvris lorsqu'il repartit à mon vestiaire pour chercher mes escarpins de cuir noir. À son retour, je le giflai à toute volée, par deux fois.

— Je déteste attendre, esclave, la prochaine fois tu sauras que tu dois apporter mes souliers en serrant les talons dans ta gueule.

Il se baissa et me chaussa mes escarpins. Je piétinai quelques secondes la poitrine de Connie puis ordonnai à Dick :

— À quatre pattes !

Il obéit aussitôt. Je descendis de mon tapis vivant et lui décochai, dans les côtes, un coup de la pointe de mon escarpin.

— Debout, chien ! Coiffe-moi !

Connie se releva prestement et, tandis que je m'asseyais sur le dos de Dick, il s'empressa de saisir ma brosse à cheveux. Passant derrière moi il lissa ma longue chevelure brune en prenant bien garde de ne pas me tirer les cheveux ni de me cogner le cuir chevelu avec les poils durs de la brosse.

Lorsqu'il eut terminé, je me levai et laissai la place à Paulette qui, à son tour, s'installa sur le dos de son esclave de mari transformé en siège et livra sa chevelure auburn aux mains expertes de Connie.

— Remets de l'ordre ici et rejoins-nous lorsque tu auras terminé, ordonnai-je à Dick lorsque Paulette fut prête.

— Toi, suis-nous ! intimai-je à Connie.

Par « remise en ordre » il fallait bien entendu comprendre la fermeture des vestiaires, le rangement de quelques meubles qui avaient été déplacés mais, aussi, la petite vaisselle de nos verres, le lavage de nos vêtements et sous-vêtements de sport et le nettoyage impeccable de nos chaussures de tennis. Vingt quatre heures plus tard, nous devions tout trouver nickel et sec sous peine, pour l'esclave, d'une sévère punition.

Paulette et moi étions suffisamment intimes pour avoir mis nos esclaves personnels en commun. Dick et Connie nous devaient, à toutes deux, une obéissance

et une soumission égales en toutes circonstances. De fait, ni elle ni moi ne choissions jamais celui des deux que nous utilisons. C'était au gré de leur disponibilité et de leur position au moment où nous avons besoin d'un esclave. Pour l'une comme pour l'autre, la plus infime pointe de jalousie aurait été impensable. Ils étaient nos maris par devant la société, bien sûr, mais avant tout et surtout, ils étaient nos esclaves et, à ce titre, il aurait été dérisoire d'affecter la moindre jalousie à leur égard. Moins que des animaux domestiques, moins que des meubles, moins que des vêtements ils s'assimilaient aux paillasons sur lesquels nous frottions nos semelles, aux torchons sur lesquels nous essuyions nos mains, aux chiffons et aux divers ustensiles qu'utilisent les femmes. Ils étaient des commodités pour dames, rien de plus. Ils savaient se tenir à leur place et ce n'était pas à nous de tendre à les élever en les considérant au-dessus de leur condition réelle. Cette lucidité nous était venue, à Paulette et à moi, dès les premières minutes de notre rencontre il n'y eut jamais, par la suite, aucune ambiguïté dans nos relations et l'utilisation de nos esclaves.

Laisant Dick s'affairer à sa tâche dans les dépendances qui abritent les vestiaires du court de tennis, nous revînmes d'un pas alerte vers la maison. Connie, nu comme il se doit, si l'on excepte le collier de chien et les bracelets des poignets et des chevilles qu'il porte en permanence afin de permettre la pose rapide de la laisse ou des chaînes entravantes, nous

suivait à quelques trois pas, les bras ballants, ce qui est rare.

— L'effort ne t'a pas creusée, chérie ? me demanda Paulette sitôt que nous fûmes dans le hall d'entrée.

— Ma foi, non... et puis je crois qu'il serait néfaste de compenser la providentielle perte de quelques grammes par un afflux de calories, répondis-je tandis que Connie s'était précipité pour ôter nos escarpins et nous chausser nos mules à talons hauts.

— Au diable les grammes, les kilos et les calories, s'écria Paulette, j'ai faim, je mange... Toi, va me préparer un sandwich jambon-beurre avec une bière et au galop ! ajouta-t-elle en cognant les côtes de Connie avec la pointe de son soulier.

L'esclave s'empressa de la déchausser et courut vers la cuisine pour exécuter les ordres reçus. Paulette et moi passâmes au salon. Je raflai, au passage, la pile de courrier déposée par Connie sur le coin du buffet. En règle générale, le matin, dès le passage du facteur, Connie me porte le courrier urgent là où je me trouve. Par courrier urgent, j'entends les lettres d'affaires, littéraires ou autres, les relevés de compte bancaire et les missives de mes parents proches et de mes amis intimes. Le reste peut attendre la fin d'après-midi. À savoir les factures, les lettres de mes correspondants connus ou inconnus et les rapports et comptes rendus de mes esclaves épisodiques ou à temps partiel. Connie devait souvent juger par lui-même dans quelle catégorie glisser telle ou telle lettre lorsque le nom de l'expéditeur ne figurait pas sur l'enveloppe. Le cachet

de la poste faisait foi et, sur cette foi, il arrivait à Connie de recevoir une bonne raclée de martinet ou de cravache pour avoir commis une erreur.

Ce soir-là, il y avait le lot habituel de lettres d'esclaves et de correspondants contenant, les uns ce que j'avais exigé d'eux, les autres le récit de leurs expériences passées ou présentes. Parmi les premières je trouvai une épaisse missive. J'éclatai de rire en l'ouvrant et la montrai à Paulette. C'était les mille lignes que j'avais infligées à l'un de mes esclaves à temps partiel un soir où j'étais de méchante humeur parce qu'il avait osé, sur une précédente lettre, écrire « Maîtresse » avec un « m » minuscule. Consciencieusement numéroté comme je le lui avais ordonné il avait écrit mille fois « Je suis une minuscule merde et Marika est une Maîtresse Majuscule », ce qui représentait une assez belle somme de temps et de papier. Je remis les feuillets dans l'enveloppe sans daigner contrôler si le compte de lignes s'y trouvait. Connie serait chargé de cette besogne à ses moments de loisir et, s'il relevait une seule erreur, l'esclave coupable le paierait très cher.

Je continuai d'ouvrir mon courrier sans y trouver rien de bien notable. Au fur et à mesure je laissais tomber à terre les lettres et les enveloppes. Connie revint avec un plateau sur lequel il avait déposé un sandwich jambon-beurre dans une assiette et un verre de bière mousseuse. Il s'agenouilla devant Paulette et avança le plateau. Mon amie prit le sandwich et commença à manger de bon appétit.

J'avais réservé, pour la fin, une grande enveloppe jaune qui venait des États-Unis et qui contenait un important manuscrit. Je le tirai de l'enveloppe et laissai cette dernière choir à mes pieds. Une lettre accompagnait le manuscrit.

— Tiens, c'est de mon ami Félix Gambiani, m'exclamai-je.

— Gambiani, c'est qui ? s'étonna Paulette tout en mastiquant son sandwich.

— Tu sais bien, cet esclave corse qui a fait son apprentissage aux États-Unis. Je suis allé avec lui en Amérique l'an passé, chez les filles du « Domineering Sex », et je l'ai vendu là-bas à une petite prostituée eurasienne."

Paulette prit le verre sur le plateau toujours soutenu par Connie. Elle but une gorgée, reposa le verre et répondit :

— Oui, bien sûr, c'est grâce à ce type que tu as pu te payer ton court de tennis, c'est ça ?

— Exactement ! J'avais demandé à sa nouvelle propriétaire de lui faire écrire ses aventures comme esclave des prostituées et de lui laisser m'envoyer ses souvenirs. Je vois qu'elle n'a pas oublié...

Paulette avait terminé sa petite collation. Elle dédaigna la serviette que Connie avait posée sur le plateau et essuya ses doigts légèrement graissés de beurre, dans les cheveux de l'esclave et, d'un geste de la main, elle lui fit signe de dégager. Connie se releva et emporta le plateau avec le verre et l'assiette vides

vers les cuisines. Puis il revint aussitôt se mettre aux ordres.

Dès qu'il fut à genoux devant moi je l'accueillis avec une magistrale paire de gifles.

— Ramasse ! ordonnai-je en lui désignant le courrier éparpillé à mes pieds. Il s'empessa d'obéir et, lorsqu'il eut fait place nette j'ajoutai, tout en parcourant le manuscrit des yeux :

— Rends-toi dans la chambre, il y a une pile de linge à repasser... Tu cireras aussi mes escarpins noirs à talons hauts et tu prépareras ma robe verte avec la lingerie assortie. Va !

— Tu sors ce soir ? s'enquit Paulette avec un visible étonnement.

— Oui, j'ai rendez-vous avec un jeune sous-directeur d'une fabrique de parfum. Il m'a invitée à dîner. Après nous allons au théâtre et...

— C'est un amant ? fit malicieusement Paulette.

— Pas encore, mais... demain matin sûrement... En attendant, je vais essayer de lire ce manuscrit... ça va peut-être me mettre dans de bonnes dispositions pour la nuit qui m'attend.

— Bon, dans ce cas, je récupère Dick et je te laisse, chérie, fit Paulette en se levant.

Dick étant de retour, l'aida à se chausser, s'habilla lui-même et ils s'en allèrent me laissant seule, sur le canapé, avec le manuscrit que Félix Gambiani avait judicieusement intitulé : *The Slave of Prostitutes* (*L'esclave des prostituées*).

***Pour poursuivre la lecture, retourner
sur le site de la librairie numérique pour
télécharger le livre complet.***

Le livre, l'auteure :

Auteure : Marika Moreski
Couverture illustrée par Bill Ward

Titre : L'ESCLAVE DES PROSTITUÉES,
American SM volume 3

« Étant intimement convaincu que je n'existe que pour servir et obéir aux femmes, j'ai toujours exécuté à la lettre les ordres qu'elles me donnaient. »

Dans le premier volume de *American SM*, Marika Moreski avait dévoilé un visage intimiste et conjugal de la domination féminine aux États-Unis. Le deuxième volume, nous a révélé une autre facette de cet univers implacable : l'esclavage collectif et impersonnel au service des prêtresses du « *Domineering Sex* ».

Ce troisième opus est consacré aux professionnelles de l'amour. Sous la plume de Félix Gambiani, l'esclave français, on pénètre dans l'univers tarifié de la domination féminine aux États-Unis.

C'est en 1970 que Marika Moreski publia son premier roman *Les Bêtes à plaisir*. Son éditeur la présentait alors comme « un nouveau Sade en jupons ». Depuis, une vingtaine de romans ont vu le jour qui font autorité dans les milieux sadomasochistes. Fervente prêtresse de la domination féminine, cette svelte et brune jeune femme régnait alors sur une cour d'esclaves « triés sur le volet » selon ses propres termes.

Collection Le Septième Rayon. L'idée centrale de cette collection est de tenter de se défaire d'une certaine image normalisée de l'érotisme. Des textes contemporains qui veulent tout simplement faire le point sur toutes les disciplines, un érotisme jubilatoire et dynamique traduisant une libido sans tabou ni interdit, impudique et libérée.

Roman numérique, 144 pages.

Collection Le Septième Rayon

Éditeur : Dominique Leroy

<http://www.dominiqueleroy.fr>

Dans la même collection, chez la même editrice :

Claudine Chevalier

ET POURQUOI PAS ! (Mademoiselle M. volume 1)

LA FÊTE DE L'HÉVÉA (Mademoiselle M. volume 2)

AND WHY NOT! (Miss M. volume 1, English text)

THE HEVEA FESTIVAL (Miss M., volume 2, English text)

Claudine Chevalier ; John Weston

ÉDITH volume 1

ÉDITH CONTINUE... volume 2

F. Delmore

CUISANTES VACANCES

Jean-Pierre du Maine

LA MAÎTRESSE

LE DRESSAGE suivi de LA LETTRE

Max Horber

FESSÉE POUR CAUSE DE CHÔMAGE

Marika Moreski

LES HOMMES À TOUT FAIRE

LA DESPOTE AUX SEINS NUS

NOS MARIS, CES BÊTES À PLAISIR

CES DAMES EN BOTTINES

UNE DOMINATRICE RÊVÉE, LA VIERGE ENLUMINÉE

POUPÉE MÂLE

MAÎTRESSE NOIRE

MADAME MON MAÎTRE, Journal d'un masochiste

L'AMAZONE ou La Guerre des Filles

MAÎTRESSES SAPHIQUES

VILLA « LES AMAZONES »

UN ESCLAVE EN HÉRITAGE

DE BIEN VILAINES MANIÈRES

LES ROSES POUR ELLE, LES ÉPINES POUR MOI

**DOULOUREUX APPRENTISSAGE
AMERICAN SM 1, L'ESCLAVE FRANÇAIS
AMERICAN SM 2 THE DOMINEERING SEX
DRESSAGE & SPORT ÉQUESTRE
LES CARNETS SECRETS DE HOLLYWOOD
MES MARQUES DE PROPRIÉTAIRE
COUPLE ESCLAVE & AUTRES NOUVELLES
HOMMES À VENDRE ou Locations privées pour femmes
L'ESCLAVE DES PROSTITUÉES**

**Pierre Ruseray
EXPÉRIENCES**

Marika Moreski

L'ESCLAVE DES PROSTITUÉES **American SM volume 3**

**Esclave à temps complet
pour Love Hotel masochiste.**

*« Étant intimement convaincu que je n'existe
que pour servir et obéir aux femmes,
j'ai toujours exécuté à la lettre les ordres
qu'elles me donnaient. »*

**Ce troisième volume de la série *American SM*
est consacré aux professionnelles de l'amour.**

**Sous la plume de Félix Gambiani,
l'esclave français, on pénètre dans
l'univers tarifé de la domination féminine
aux États-Unis.**

**C'est en 1970 que Marika Moreski publia
son premier roman *Les Bêtes à plaisir*.**

**Son éditeur la présentait alors comme
« un nouveau Sade en jupons ».**

**Depuis, plus d'une vingtaine de romans
ont vu le jour qui font autorité dans les
milieux sadomasochistes.**

**Fervente prêtresse de la domination féminine,
cette svelte et brune jeune femme régnait
alors sur une cour d'esclaves « triés sur le volet »
selon ses propres termes.**

DOMINIQUE LEROY Ebook